

Alexandre Plank

Réalisateur de radio, metteur en scène et traducteur, Alexandre Plank crée en 2015 *Fiction Pop*, nouvelle collection des Fictions de France Culture. L'idée principale étant d'unir le monde des fictions à celui de la création musicale contemporaine, il est à l'initiative de rencontres inédites entre musiciens et acteurs, textes littéraires et transpositions musicales. Avec l'adaptation *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, il fait collaborer le musicien Romain Humeau et l'acteur Denis Lavant et amorce ainsi le premier opus de la collection Fiction Pop. Après une première présentée avec l'Orchestre national de France, une version enregistrée en direct, dans une forme plus légère, a été présentée au Festival d'Avignon en juillet 2015.

Denis Lavant

Formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, Denis Lavant a notamment travaillé avec les plus grands metteurs en scène comme Antoine Vitez, Matthias Langhoff, Hans Peter Cloos, Bernard Sobel et Dan Jemmet...

Au cinéma, il est le comédien emblématique du réalisateur Leos Carax, depuis *Boy meets girl* en 1983 jusqu'à *Holy Motors* sorti en 2012. Il a également joué, entre autres, sous la direction de Patrice Chéreau, Diane Kurys, Jean-Pierre Jeunet, Claude Lelouch, Claire Denis. On peut le retrouver dans la pièce *Cap au pire* de Samuel Beckett, mise en scène Jacques Osinski, créée au Festival d'Avignon 2017 et repris en novembre et décembre prochain à l'Athénée - Paris.

Romain Humeau

Auteur-compositeur, chanteur, mais également multi-instrumentiste, Romain Humeau écrit et compose depuis son plus jeune âge afin de poursuivre un rêve insolite : celui de ne jamais se lasser en restant inventif et créatif, tout en s'influençant de trésors musicaux d'antan. On découvre chez Romain Humeau un univers polymorphe, emprunt de jazz, de classique, de pop, de rock et d'électro, à l'image des références qu'il convoque souvent : Gesualdo, Monteverdi, les Beatles, Depeche Mode, les Kinks, ou encore Coltrane et Jacques Brel.

Prochainement au T4S

“ À L'AUTRE BOUT DU FIL ”

Temps fort consacré à la marionnette

DU 9 NOVEMBRE AU 20 DÉCEMBRE FREE TICKET - KILOMÈTRE ZÉRO \ INSTALLATION

Cécile Léna - Entrée libre

JEUDI 9 NOVEMBRE À 20H15 APOTHÉOSE DU FAIT DIVERS C'EST TOUT, MAIS CA FAIT PEUR ! \ MARIONNETTES

Pierre Bellemare
Emilie Valantin

MARDI 14 NOVEMBRE À 20H15 LES OS NOIRS \ MANIPULATION DE MATIÈRES

Phia Ménard | cie Non Nova



ville de **gradignan**



Vendredi ou les Limbes du Pacifique

D'après Michel Tournier
Romain Humeau | Denis Lavant

Conversation avec Romain Humeau

Jeremy Tristan Gadras : Vous êtes musicien, compositeur, acteur et interprète, plus particulièrement connu pour votre groupe Eiffel (qui allie le rock à la pop, un soupçon d'électro à quelques références classiques). Lors d'interviews, vous parlez souvent des musiciens Ornette Colman, Charles Mingus (pour le jazz), les Stooges (pour le rock), mais également des compositeurs comme Schönberg, Webern, Arvo Pärt. Pour ce qui est de la littérature, Boris Vian et William S. Burroughs. Autant de noms devenus synonymes de nouveaux langages, de révolutions esthétiques en dépit des normes et règles de leurs époques. En quoi ces références vous inspirent-elles ? Comment votre regard interroge ce passé sulfureux ?

Romain Humeau : Eiffel reste en effet l'un des mes projets les plus connus. Il fait certes partie de ma vie d'artiste, mais au même titre que mes enregistrements, mes tournées solo ou encore des projets un peu plus hybrides comme *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Les trois autres membres du groupe Eiffel sont également sur des projets parallèles. C'est d'ailleurs vertueux pour le groupe qui gagne en épaisseur et peut rester hors-temps. Quant aux références que je peux faire, j'aime citer les noms de ceux qui me font. Pour moi, l'artiste n'offre qu'un filtre, celui par lequel passent d'autres individus, la société, la vie, la nature. On recrache tout cela comme on peut, sans véritablement inventer, mais plus *retrouver*. Des personnalités comme Boris Vian, Theloniou Monk, David Bowie, Damon Albarn, ou encore Bach me passionnent. Il y a dans leur art comme un canevas classique et une manière de tout bousculer à l'intérieur. Je pense être de ceux qui aiment créer à partir d'un terrain très solide, de façon à ce que si un accident advient, ce qu'il produise soit spectaculaire. J'ai toujours aimé l'idée du "sulfureux", tout en tenant à rester créatif. Pour moi, ce mot résonne plus au sens de déplacement, de dissidence ou dépravation. Le Robinson de Tournier se laisse bien uriner dessus par les marçassins, enfoui dans la souille ! Il plante bien son sexe dans la terre ou au creux d'un arbre ! N'avoir aucune limite et aucun tabou me semble être le minimum pour toute forme artistique. Pour paraphraser Boris Vian, j'utilise les matériaux dont j'ai besoin pour bâtir ce que j'ai à bâtir, peu importe la nature du matériau pourvu qu'il m'aide à servir le propos. Le reste n'est que du vide, un contenant sans contenu ! Voilà une des raisons pour lesquelles j'aime Bowie, Iggy Pop, Gesualdo, Céline et tant d'autres.

Avec ce projet de *Fiction Pop* réalisé par Alexandre Plank pour France Culture, vous poursuivez cette fascination pour les croisements insolites – déjà à l'œuvre lors de vos tournées en compagnie de Michel Houellebecq par exemple. Aujourd'hui, vous revisitez *Vendredi, ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, une œuvre dont la lecture reste facile, mais dont le sens ouvre sur des questions véritablement

métaphysiques, sociologiques et philosophiques. Comment avez-vous transposé cet univers littéraire au travers de la musique contemporaine, inédite ? Comment avez-vous abordé un mythe aussi universel que celui de Robinson ?

Tout est allé très vite, Alexandre Plank m'a appelé et nous n'avons pas hésité longtemps entre *L'Autonome à Pékin* de Vian, *La vie est ailleurs* de Kundera et l'œuvre de Tournier. Tout d'abord parce qu'il y était avant tout question de notre rapport à l'autre, avec tout ce que cela peut avoir d'inspirant aussi bien au niveau de l'adaptation musicale que narrative. Il y a également la métamorphose du personnage. Robinson est fou, schizophrène, suicidaire, toxico, croyant, colonialiste, programmé par la société d'où il vient. Seulement, plus il vit l'expérience que lui impose la solitude, plus il remet en cause son ancienne vie. Il n'a désormais plus que deux yeux levés vers le ciel, contemplatif, inventif, comblé par de simples extases. Enfin, il y a une autre raison, celle-ci, plus sentimentale. Cet ouvrage m'a marqué quand j'avais 16 ans, grâce notamment à un très bon professeur de français.

C'est également la confrontation avec un cahier des charges qui a été intéressante. Il fallait absolument qu'il y ait des chansons par exemple, que celles-ci puissent se substituer à la narration. Cela m'a un peu effrayé au départ, je l'avoue. Qu'irait faire un petit songwriter face à ce monument littéraire ? Puis, je me suis arrimé au contenu, au sens du roman. Pour l'écriture des chansons, je me suis d'abord concentré à incarner le personnage de Robinson. Cela n'a pas été évident, je ne pouvais que « donner l'impression ». Mais une fois que j'ai su que Denis Lavant serait le narrateur, interprétant Robinson et sa voix intérieure, j'ai écrit beaucoup plus vite. Côté musique, j'ai dû faire avec quelques contingences de temps et de technique liées au cadre de production. Cependant, j'ai l'impression que ce mélange, ces emprunts aux musiques renaissance, africaine, au rap ou au hardcore racontent quelque chose. Le récit se prêtait tout à fait au croisement, au métissage musical, sans que cela paraisse gratuit.

La musique, au même titre que la littérature, a souvent été tentée par l'expérience radicale de se réinventer, de changer ses signes, son langage. Pensez-vous que l'originalité d'une nouvelle forme artistique tienne encore aujourd'hui de l'union des arts, au décloisonnement des spécialités ?

L'idée de nouveau langage – aussi ancienne d'ailleurs que le langage lui-même – m'intéresse évidemment. Pour ma part, je ne suis pas certain que l'invention d'un nouveau langage réside systématiquement dans l'union des arts. En musique, je me demande si le dernier "nouveau langage" pur n'a pas été inventé au début du XX^{ème} siècle par les trois viennois, Berg, Webern et Schoenberg. Avec la musique sérielle par exemple, qui s'apparente cependant au langage musical dit "primitif". La forme en série est désormais utilisée dans tous les styles musicaux, du hip hop au rap, en passant par le rock, le reggae ou l'électro. La personne qui inventera une nouvelle forme d'écriture musicale, un nouveau langage, n'est pas encore née, mais elle naîtra, assurément ! Forts de ce constat, nous sommes en droit de nous poser une autre question : ne vaut-il pas mieux inventer de nouvelles émotions plutôt qu'un nouveau langage ? J'aime constamment être étonné, dès que j'écoute quelque chose je tente de savoir comment c'est fait, de réécrire mentalement la partition, de savoir comment c'est mixé... Par chance, cette analyse n'entache aucunement mon plaisir, ni mon innocence. J'ai beau connaître *Yesterday*, la connaître au point de la décortiquer musicalement, mes poils se hérissent... C'est ce que je cherche : le frisson plutôt qu'un nouveau langage.

Propos recueillis par Jeremy Tristan Gadras, novembre 2017

Création & mise en espace
Alexandre Plank
Narrateur
Denis Lavant
Guitare & chœur
Nicolas Bonnière
Batterie, percussions & chœur
Guillaume Marsault
Basse & chœur
Hugo Cechosz
Guitare, synthé & chant
Romain Humeau
Piano & chœur
Estelle Humeau
Backline & plateau
Mickaël Laurier
Technicien facade
Frédéric Jakubiak
Technicien retour
François Prudhomme
